

AUTEUR: Noémie GALLET  
Classe de Terminale  
Lycée la Bruyère - VERSAILLES (78)

## UNE HISTOIRE

Les freins hurlèrent sur le métal des roues et le train, qui ralentissait déjà depuis une centaine de mètres, finit par s'immobiliser tout à fait. On était en rase campagne.

— C'est pas vrai! râla un passager, son mobile à la main. Je vais rater ma correspondance à Larena.

— C'est juste un contrôle, miaula sa voisine en rajustant l'identi-badge réglementaire sur le col de sa veste. Il faut bien, avec tous ces voyous qui veulent renverser notre Gouvernement!

— Des voyous? Moi, je les appelle des héros... grommela un vieil homme d'une voix sourde. Si j'avais quelques années de moins...

— Pfoi! cracha la dame. Vous répéteriez ça devant la milice?

Le cœur de Chuck s'affola. Il jeta un coup d'œil affolé à la valise posée au-dessus de sa tête, dans l'espace-bagages. Fallait-il l'abandonner avec tout son contenu, sauter du train et courir en direction du petit bois tout proche? Inutile. Il n'avait aucune chance d'y arriver vivant.

« Voilà, se dit-il, je suis pris. Il fallait bien que ça arrive... » Qu'allait penser la petite Brit, qui l'attendait à la gare de Larena? Et Markus? Et tous les autres?

Sauf miracle, il ne les reverrait plus. Il fouilla sa poche à la recherche de son identi-badge. Autant éviter les provocations.

Le jour se levait à peine dehors, et le wagon était éclairé d'une lumière étrange; c'était le genre de matinée où la milice voudrait justifier par tous les moyens son déplacement loin de la chaleur confortable de la ville. Un couinement annonça l'ouverture des portes.

— Veuillez placer les mains au repos, parallèles, face contre votre tablette, et garder votre identi-badge bien en évidence!

La voix avait surgi juste derrière Chuck, qui épingla d'un geste tremblant la carte de plastique à son col. Au moment où il reposait son bras, collant ses mains moites sur la petite tablette, ses yeux rencontrèrent un morceau de papier plié en quatre et glissé dans le filet du siège de devant. « Oh non... » Comment avait-il pu être aveugle à ce point, quand ce qu'il cherchait depuis un quart d'heure se trouvait juste sous ses yeux? Un silence lourd de menace et de respect forcé étouffait le wagon. Loin devant lui, et juste derrière sa nuque, les pas de deux miliciens en uniforme claquaient sur le sol poussiéreux. Chuck saisit sa chance: en retenant son souffle, il dégagea rapidement le morceau de papier et le dissimula sous les tremblements fous de sa main. Immédiatement, la main du soldat fondit sur lui griffes ouvertes, immobilisa son bras, et au talkie-walkie qui grésillait à sa ceinture:

— Ok, c'est bon, je l'ai.

La première page était partie un jour de pluie et de feuilles mortes, un jour de grisaille où les fumées de la ville venaient nourrir les nuages. Chuck remontait l'avenue du Progrès en pataugeant dans les flaques. Sur les trottoirs détrempés, des centaines de parapluies en plastique tenus par des gens en costume filaient sans jamais se croiser, et au milieu de ces marées monotones, Chuck se sentait triste. Et puis, parmi la foule, il avait remarqué un vieil homme, vêtu d'un ciré jaune, qui s'était arrêté et regardait les passants. Ses yeux semblaient boire la rue tout entière.

Mais il ne devait pas s'en souvenir maintenant, maintenant que tout était peut-être fini. Il était des-

endu du train sous des regards hostiles ou muets, presque sans les remarquer. En voyant le milicien refermer derrière eux la porte rouillée du wagon, il avait eu l'impression désagréable d'être enfermé dehors.

Marcher ainsi, sur la terre humide, entre le cliquetis métallique des deux silhouettes en armes allongées par la brume, avait quelque chose d'irréel. Chuck comptait ses pas. Les alentours changeaient ; çà et là, des usines cracheuses de feu piquetaient la plaine gelée, et le brouillard se levait en silence sur un paysage de fumée et de givre.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Où est-ce qu'ils le conduisaient ? Est-ce qu'ils avaient aussi eu les autres ? « Peu probable, pensa Chuck, ils ne m'auraient pas gardé vivant. » Cette pensée le rassura, et ses pas devinrent moins saccadés. Le milicien de gauche s'en aperçut et lui glissa d'un ton acide :

— N'espère pas trop, petit...

Alors, un avion en papier surgit brusquement d'un arbre en bordure du chemin, oscillant un moment dans l'air figé du petit jour, et vint atterrir juste devant ses pieds. Les miliciens, instinctivement, tirèrent Chuck en arrière. Celui de gauche courut fouiller les arbres.

— Personne. Il n'y a personne...

Chuck s'était immobilisé et, pris par un espoir presque douloureux, il dévisageait l'avion posé à terre comme un oiseau malade. Markus, au moins, était libre ; ça changeait tout. Brusquement, l'avion en papier s'embrasa dans une langue de flammes oranges venues de nulle part et le milicien le plus proche, frappé de stupeur, lâcha la valise. Sans prendre le temps de réfléchir, Chuck bondit dessus et se mit à courir comme jamais, autant qu'il pût s'en souvenir, il n'avait couru.

— Eh ! Espèce de fou... Je te conseille de t'arrêter tout de suite !

Il leur avait fallu quelques secondes, mais le tintement métallique des armes se mit à le poursuivre. Chuck courait toujours, vers les portes de la ville. Il sentit bien sûr la douleur qui lui transperça l'épaule gauche, fulgurante, insoutenable peut-être ; mais, à cet instant, il était détaché de tout.

Espèce de fou, hein ? Oui, probablement. Comment appeler autrement celui qui écoute la voix de petit enfant au fond de lui, sans être même vraiment sûr d'avoir raison... « Je suis enfermé dehors. » Ça semblait vrai depuis des années. Au milieu d'un monde fermé de toutes parts, étouffé par le silence morose de ceux qui se résignent, ils étaient de plus en plus à se rassembler sans bruit, timides, pour chercher des portes à ouvrir.

Il courait à perdre haleine le long de l'avenue, cette avenue où il avait trouvé la première page, cette même avenue où il avait vu, un jour, un milicien en armes mener d'une main de fer une famille silencieuse. Quand le fils aîné avait tenté de fuir, il avait été retenu d'une balle dans la tête. Le soldat était seul. La rue fourmillait. Et personne n'avait rien fait. Chuck non plus. Maintenant, les même passants, semblait-il, le regardaient courir à son tour.

Dans sa course lui revenaient les souvenirs de tous ces mois d'échanges muets, de regards chargés de sens, d'aventures parallèles vécues en secret. Les soupirs, aussi, de la brume sur le fleuve, ce matin où ils s'étaient tous retrouvés en silence face à l'eau nuageuse, et où seul le ronronnement menaçant des hélicoptères avait pu les disperser. Chuck les revoyait tous ; Liam, l'étudiant mal rasé aux airs de Pierrot rêveur, Nathan, l'ouvrier mélancolique qui enchaînait cigarette sur cigarette, Brit, petite fille en robe rouge trop grande pour elle, dont le rire lumineux leur avait si souvent rendu espoir. Les tempes grisonnantes de Colin, économiste en costume, les lunettes rondes de Sophia, serveuse au café des miliciens, Markus...

— Eh, vous ! Stop !

Un homme se jetait face à lui pour lui barrer le passage. Chuck bifurqua à gauche dans une ruelle encore étouffée par les ombres. « Impasse ! Erreur ! » criait une voix dans sa tête. Erreur, effectivement. Il s'engouffra sans réfléchir par la première porte ouverte, dans une cage d'escalier obscure et fissurée. En un croisement de rue, on était arrivé dans les quartiers pauvres.

... Markus, l'ancien jongleur en ciré jaune, le clown, le magicien, avec ses yeux en morceaux de ciel

et ses sourcils broussailleux. Il perdait ses cheveux, il racontait des histoires, il parlait souvent des temps du cirque, et défilait l'ordre haï en allant aux premières lueurs du jour faire du monocycle sur les rails du train.

Celui qui avait eu l'idée. L'idée de partager une histoire en secret, une aventure à rallonge qui traverserait les tours de garde de la milice ; des pages d'un conte qui circulait dans la ville, écrit un peu par tout le monde et que venait continuer à chaque fois, sur la feuille voyageuse, l'écriture et les rêves de qui le voulait. Un petit monde ailleurs, en somme, un petit morceau de rêve pour continuer à vivre quand même, peuplé de dragons bleus au milieu de la ville, de bergers pour garder les voitures, de chats qui sourient et de mouettes qui dorment.

Chuck avala d'un seul pas la dernière volée de marches et se retrouva face à une vieille porte de bois vermoulu, couverte de graffitis et entrouverte sur un grenier minuscule qui sentait l'ombre et l'abandon. La peinture grisâtre se décrochait des murs en longues fissures crochues et une petite lucarne ronde, aux vitres couvertes de poussière, filtrait tant bien que mal la lumière du dehors. Au fond, une grande caisse de fer rongée par la rouille se tassait contre le plancher, presque momifiée par les toiles d'araignées. Chuck la poussa contre la porte et se recroquevilla dans un coin poussiéreux. Son épaule saignait et le lançait d'une douleur sourde. Il entendait les claquements rythmés des pas de la milice gronder comme un orage tout autour du bâtiment, loin en dessous de lui. Des voix fusaient de toute part. La valise s'était échouée à ses pieds. Il l'ouvrit et regarda un moment le froissement entremêlé des écritures.

Un cri retentit d'en bas – « Trois hommes en haut ! » – et l'escalier se mit à trembler. Dehors, un vent poussiéreux venait battre les vitres sales de la petite fenêtre. Les pas atteignaient le palier du premier étage... C'était une impasse, c'était fini, peut-être. Chuck se leva et ouvrit la lucarne rouillée. Par la petite ouverture ronde, il pouvait voir un attroupement au milieu de la rue, bourdonnant de conversations étouffées ; les gardes poussaient du bout de leurs armes les passants à l'intérieur des immeubles.

Une sueur froide commençait à goutter très lentement le long de son dos. Les pas se rapprochaient, le frêle plancher du grenier tremblait, tout juste si les fissures des murs ne s'élargissaient pas à vue d'œil. Chuck entendait jusqu'au froissement raide des uniformes... Dans une impulsion désespérée, il saisit les pages cachées au fond de la valise et les jeta par la fenêtre au moment où des coups énormes commençaient à ébranler la porte. La seule chose qui importait encore, c'était de les sauver. Les feuilles s'en allaient en tourbillonnant dans le vent sec de la ville. En bas, les gens levaient la tête et des dizaines de regards s'accrochaient à ces grands oiseaux de papier qui planaient doucement dans les remous enfumés de l'air. La porte de la pièce se fendit dans toute sa largeur avec un craquement douloureux. Trois miliciens se tenaient dans l'encadrement défoncé, le poing crispé sur trois armes étincelantes braquées sur lui.

En ce moment même avait commencé dans la ville le voyage clandestin des pages. À l'angle du boulevard de la Liberté, bouillonnant de voitures grises, et du nouveau pont de fer qui traversait le fleuve, un marchand de journaux attendait huit heures pour donner à une vieille dame inconnue le journal en dessous de la pile. Au même instant, sur le quai de la ligne bleue du métro, deux hommes d'affaires respectables échangeaient des dossiers en se croisant. Et, dans un café sombre de la rue de l'Union, un barman glissait à un jeune étudiant l'addition sur une feuille pliée en quatre. Chaque fois, une écriture anonyme venait allonger l'histoire, petite pierre qui construisait les images d'un monde imaginaire.

Il ne réfléchissait plus. Chuck était de ceux qui pensent qu'on a vraiment besoin d'une histoire, une histoire pour traverser toutes les portes closes, ou voler au-delà des murs. Une histoire pour nous accompagner toujours, même dans l'ennui, même sous la contrainte, pas forcément à nous et pas forcément vraie. Si on ne la vit pas personnellement, c'est qu'elle nous attend ailleurs, plus loin que là où porte le regard. Peut-être était-il écrit que la sienne prendrait fin au creux de ce grenier à l'abandon, seul dans les soupirs mêlés d'ombre et de poussière, face à trois revolvers braqués sur lui, tandis

qu'une neige d'écritures anonymes retombait sur la rue maintenant déserte. Tant pis. De là où il se trouvait, debout, tremblant et les mains vides, il avait écrit toutes les pages qui lui tenaient à cœur.